de faire place à la mention d'un ouvrage similaire dont je suis l'auteur, et qui, sans doute, n'appellera pas moins la critique.

On comprendra qu'il m'est difficile, dans une Revue dont j'ai la responsabilité, de faire plus que signaler l'ouvrage, à titre d'indication bibliographique. Je note seulement que la principale raison d'être de cette réédition est de faire figurer les termes techniques italiens à côté des termes anglais et allemands.

J. MAROUZEAU.

Lucile KELLING et Albert SUSKIN, *Index verborum Juvenalis* : Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1951, 139 pages, 5 dollars.

Juvénal, à vrai dire, ne manquait pas d'index : on a pu utiliser depuis longtemps ceux des éditions Achaintre (1810), Lemaire (1825), Jahn (1851), Friedländer (1895), sans compter celui qui a été présenté comme thèse à Pittsburgh, en 1931, par Anne Moffit Dickey. L'intérêt de celui qu'on nous apporte aujourd'hui est de tenir compte d'abord, naturellement, des enrichissements du texte (additions du manuscrit de la Bodléienne en 1899), mais aussi des variantes et conjectures, selon la méthode préconisée par W. A. Oldfather dans ses *Suggestions for guidance in the preparation of a critical Index verborum*. Un index, comme une édition, doit être mis au courant des progrès de la critique. Celui-ci est donc le bienvenu.

Méthodiquement conçu, de consultation facile, il a peut-être souffert de la longue période de gestation qu'il a subie : commencé en 1936, il a été abandonné en 1942, et repris en 1946 pour ne paraître qu'en 1951. Y a-t-il là l'explication de quelques inadvertances? Je note une forme *coepit* désignée comme « présent » et classée sous *coepio* (sans astérisque) ; un *concido* est numéroté 2 sans que figure aucun n° 1 ; en revanche, deux *edo* sont appelés 1 et 2 sans autre explication (il aurait été tellement simple de marquer sur l'*e* la différence de quantité) ; même observation pour les deux adjectifs *leuis ;* sous *subripio* est à corriger une faute d'impression gênante... On peut regretter, pour un index qui doit être de consultation internationale, l'usage américain maintenu de distinguer entre *u* et *v* (d'où un classement alphabétique incohérent) alors qu'on ne le fait pas entre *i* et *j*.

J. MAROUZEAU.

Linguistique et Philologie.

J. B. HOFMANN, *Lateinische Umgangssprache*, 3e Aufl. : Heidelberg, Winter, 1951, 212 pages, 7,10 D. M.

Il n'y a pas lieu de consacrer un compte-rendu à cette troisième édition, qui n'est en fait qu'une réimpression de la seconde, laquelle ne

différait de la première que par un appendice de notes (après un quart de siècle, rien de nouveau à dire sur une question si importante et si controversée?) Je me contente donc de renvoyer à mes précédents comptes-rendus (cf. cette *Revue*, t. IV, p. 137, et t. XVI, p. 174), en regrettant que subsiste, après tant de critiques et de corrections formulées, la confusion entre langage affectif et populaire, entre banal et vulgaire, entre oral et familier... Cette réédition décevante est seulement l'occasion d'appeler une fois de plus l'attention, comme il a été fait récemment au Congrès de Paris, sur la question, à mon avis mal posée, de ce que j'appelle volontiers, pour ne rien préjuger, le latin non littéraire.

J. MAROUZEAU.

E. LÖFSTEDT, *Coniectanea. Untersuchungen auf dem Gebiete der antiken und mittelalterlichen Latinität* (Erste Reihe) : Stockholm, Almquist & Wiksell, 1950, 1 vol. in-8°, 146 pages.

Un nouveau volume de l'auteur des *Syntactica* et du *Commentaire au voyage d'Éthérie*, pour ne citer que ces ouvrages, est un événement marquant, prometteur de ces enquêtes méthodiques, scrupuleusement documentées, riches de sens et de nouveauté, qui sont dans la manière du maître suédois. Faut-il dire que le présent livre comble notre attente? Il est constitué d'une trentaine d'études réparties en deux séries : problèmes de syntaxe et de stylistique, d'une part, de sémantique et de lexicologie, de l'autre. Le détail des questions traitées est fort varié ; voici, par exemple, des pages sur l'absence de démonstratif antécédent dans la proposition consécutive ou la relative consécutive ; sur la construction de *plenus*, *implere*, *replere ;* l'emploi de *sequens*, *sequenti* (au sens de *secondement*, d'après *primum* et *primo*) et de *praesens*, *praesenti* par évolution dans le même sens ; la construction de *necesse*, *necessarium* avec l'ablatif, comme calque de *opus est ;* le passage de verbes transitifs au sens intransitif (*deferre alicui* : avoir de la déférence pour quelqu'un ; *praestare alicui* : être utile à quelqu'un, d'après *nocere alicui*) ; influences étrangères sur l'emploi de *alius ;* note sur *delectare* (*alicui*) au sens de *placere ;* sur la substitution du seul *nisi* à *nisi non* au sens de « seulement » ; sur le développement du sens adversatif de *nam ;* sur l'expression *sub uno* au sens de *similiter ;* et, dans la seconde série, des observations sur l'interférence de *lenis / leuis*, *regere / gerere*, *uigor / rigor ;* l'évolution de *inusitatus* au sens de « inouï, jamais vu » ; sur l'emploi de *uenire* pour *reuenire*, *redire ;* sur le génitif *talius*, etc.

On voit la nouveauté et la richesse de ces études, dont les plus longues ont une dizaine de pages, mais qui, lorsqu'elles s'enferment dans un cadre plus restreint, n'épuisent pas moins le problème posé. Loin d'être

discontinu, ce livre a une unité qui tient à une certaine parenté des problèmes traités, mais surtout à la méthode de l'auteur. On pourrait peut-être la définir en parlant de méthode des « ensembles ». M. Löfstedt commence souvent par éveiller notre curiosité à propos d'une construction ou d'un sens anormal ; comment un antécédent (*eo, is*) peut-il manquer devant *ut* consécutif? Pourquoi est-il écrit, dans la Consolation à Livie (451 sq.), *titulis nomina plena*, au lieu de *tituli nominibus pleni*? Palladius pouvait-il dire : *non quia cunctis necesse sit*? Peut-on accepter *lĕuis* au sens de *doux, modéré? regere* pour *gerere? uigor* pour *rigor*? Parfois même s'éveille notre suspicion quant à l'état du texte : les éditeurs ont, en effet, souvent proposé des corrections. Or, M. Löfstedt, grâce à son admirable connaissance du latin classique et tardif, constitue des groupements d'exemples où sont relevés et organisés en séries cohérentes quantité de faits qui individuellement pouvaient inquiéter. Ainsi se révèle comme un fait de langue, caractéristique de l'évolution du latin, ce qui isolément avait paru être une faute de transmission. Cette méthode justifie donc l'attitude conservatrice de M. Löfstedt à l'égard de la tradition manuscrite. Si, dans un bon nombre de cas, la métrique du vers ou de la clausule garantit l'authenticité de la forme *lĕuis* là où l'on attend *lēnis*, on devra renoncer à avancer — sans plus — l'argument d'une confusion graphique de *n* et de *u* là où la vérification est impossible. On prend ainsi conscience du danger que présente l'*emendatio* du texte en fonction d'une vraisemblance qui ne se fonde pas sur une connaissance approfondie de la langue de l'époque et du texte, et sur la comparaison des cas similaires. Bien plus, si l'on corrige un texte présumé altéré, ce sera en fonction de l'usage dégagé ; ainsi, à partir du moment où l'on s'est avisé que *necesse est* peut se construire à une certaine époque avec l'ablatif, on pourra adopter chez Tertullien (*De Pallio*, 5, 2) la correction *artifice*[*m*] *necesse est*, qui dispense d'explication plus difficile ou de conjecture plus coûteuse.

Bien d'autres principes, d'ailleurs, se dégagent de ces études : il apparaît ainsi qu'un voisinage de sens, appuyé sur une similitude approximative de forme, suffit à provoquer l'interférence, favorisée parfois par une anticipation orale ; peut-être aux exemples cités y aurait-il lieu de joindre *accerso*, l'énigmatique doublet de *arcesso* (cf. en français les formes fautives : *carapaçon* pour *caparaçon* et *aréoplane* pour *aéroplane*).

Du point de vue de la linguistique générale, on s'arrêtera aussi aux problèmes que soulèvent les observations de M. Löfstedt. Si *nisi non* est remplacé par le seul *nisi* au sens de *seulement*, on observera que l'anglais *but* a suivi la même évolution. Si *sub uno* est passé au sens de *similiter*, *unter einem* en allemand finit par signifier *zugleich*, et l'an-

glais *under one* : *together*, le hollandais *ondereen* : *alles*. Quant à *nam*, s'il passe en latin tardif du sens causal au sens adversatif, c'est sur le plan psychologique que l'on peut entrevoir l'explication du fait (cf. p. 56-57) : le premier membre est affirmatif ; le second est le plus souvent nié, et par là il glisse de lui-même dans la sphère adversative. Ainsi le « sens » de la conjonction n'est que la cristallisation de la notion sémantique qui jaillit spontanément du rapport des membres en présence. Il n'est pas sans intérêt, ajouterons-nous, de voir *nam* changer tardivement de sens par un processus analogue à celui qui a permis, tôt en latin, à *si*[*c*] de prendre le sens conditionnel, et à *ut* de dériver, à partir du sens relatif, vers des significations aussi divergentes que « à supposer que » et « de sorte que »...

Il n'est pas question de pouvoir dire ici toutes les richesses de ces *Coniectanea*. On voit pourtant combien le philologue, l'historien des textes, le linguiste même pourront faire d'utiles réflexions sur les faits réunis par M. Löfstedt et la méthode de son enquête.

J. Andrieu.

Viggo Brøndal, *Théorie des prépositions* : Copenhague, Munksgaard, 1950, xxii-145 pages.

L'ouvrage a paru en 1940 en danois. La mémoire de V. Brøndal sera, comme on devait le souhaiter, servie par cette version française de son livre. M. Pierre Naert s'est acquitté avec talent de sa tâche de traducteur, qui était difficile. Dans la mesure du possible, des exemples anglais, plus accessibles au grand public, ont été substitués à des exemples danois. D'autre part, quelques développements sacrifiés par V. Brøndal en 1940 à des nécessités matérielles ont été rétablis, et on a tenu compte de certaines additions manuscrites portées par l'auteur dans les marges de son exemplaire.

Ce travail se relie aux essais antérieurs de V. Brøndal sur les parties du discours (1928), sur la morphologie et la syntaxe (1932) et sur les conditions générales requises pour la détermination d'un système linguistique quelconque (travaux réunis dans une publication posthume : *Essais de linguistique générale*). Il s'agit ici de déterminer les notions fondamentales sur lesquelles repose tout système possible de prépositions. Les exemples utilisés ne sont qu'illustration et vérification occasionnelles de principes à priori (pour le latin, cf. notamment p. 33, 50, 61 et suiv., 69, 96, 105 et suiv., 117, 138).

L'apriorisme de l'auteur est ce qui, probablement, gênera les linguistes. V. Brøndal se refuse à partir tant des formes que des fonctions syntaxiques pour définir la préposition. Il n'est pour lui de définition valable que conceptuelle : « La préposition exprime la relation. » De là

découle toute l'étude, fondée sur une théorie générale des relations, c'est-à-dire sur une logique.

Il arrivera que les conclusions de l'auteur rejoignent celles de la tradition : *super* est préposition, non *suprā* (parce que *suprā*, « situatif », « contient toujours un élément de localisation explicite », p. 16). Mais Brøndal niera que, même dans *accumbere suprā aliquem*, *suprā* soit prépositionnel. En revanche, il reconnaîtra comme prépositionnel *per-* dans *per-magnus*. Au total, le latiniste se sentira souvent égaré dans ces constructions que l'auteur se refuse à fonder sur la langue elle-même.

Mais le livre donne à réfléchir. Qui n'en accepte pas les prémisses y trouvera cependant profit, comme il arrive toujours au contact d'une pensée vigoureuse. Et l'ouvrage se trouve appeler l'attention sur un problème difficile, au moment même où des travaux comme ceux de M. Benveniste en renouvellent à la fois l'actualité et l'intérêt.

Michel LEJEUNE.

Berengario GEROLA, *Il nominativo plurale in -ās nel latino e il plurale romanzo* : Göteborg, 1950, 28 pages (*Acta Universitatis Gotoburgensis*, t. LVI, p. 327-354).

Ce court article est le résumé et l'annonce d'un livre à paraître prochainement. La thèse de l'auteur est celle-ci : il y a historiquement continuité entre le type latin « dialectal » de nominatif pluriel en *-ās* (influencé par l'osco-ombrien), attesté dans quelques inscriptions d'époque républicaine (Pisaurum, Minturnae) et dans quelques fragments d'atellanes — et le pluriel roman occidental (provençal, français, espagnol, portugais) : fr. *filles*, etc.

Contre l'hypothèse que *fīlias* serait un accusatif usité comme nominatif, l'auteur fait valoir les résultats de dépouillements portant sur le bas-latin : le développement vulgaire de *-ās* au cas sujet féminin est de beaucoup antérieur à celui de *-ōs* au cas sujet masculin. Reste une double difficulté : absence de témoignages anciens de *-ās* comme nominatif en Gaule romaine et, d'une manière générale, sur la partie du domaine roman où triomphera plus tard ce pluriel ; inversement, pluriel en *-e* (issu de *-ae*) sur le sol de l'Italie, c'est-à-dire là même où l'on pourrait attendre une action du substrat osco-ombrien. Sur ce dernier point, l'auteur fait valoir des formes dialectales italiennes : *stelli* (dialectal) remonterait à *stellās*, alors que *stelle* remonte à *stellae*. Il y aurait eu une coexistence et une concurrence des deux types dans l'Italie républicaine et impériale, avec extension dans l'ouest de la Romania (où une action complémentaire d'un nominatif féminin pluriel gaulois en *-ās* n'est pas exclue).

Il faut attendre l'ouvrage annoncé pour juger de la solidité de la dé-

monstration. Signalons simplement l'intérêt qu'il y a à apprécier les rapports entre les formes de nominatif pluriel et celles d'accusatif pluriel *en fonction de l'ensemble* du système des déclinaisons, comme nous avons tenté de le faire (pour la période préromane) dans cette *Revue*, t. XXI-XXII, p. 87-92.

Michel LEJEUNE.

Reino HAKAMIES, *Étude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin et sa survie dans les langues romanes* (Annales Academiae scientiarum Fennicae, Ser. B, Tom. 71, 1) : Helsinki, 1951, 148 pages.

Chacun connaît l'enseignement reçu en la matière : vis-à-vis du simple, le diminutif n'exprime pas tant une notion de petitesse qu'une nuance affective ; la valeur propre du diminutif est toujours sujette à s'estomper ; dans la langue familière ou populaire, le diminutif et le simple s'emploient indifféremment l'un pour l'autre ; le diminutif a même tendance à évincer le simple, comme on voit dans les langues romanes, où *auricula*, *geniculum* ont évincé *auris* et *genu*.

Au travers de ces assurances communes, souvent bien dogmatiquement assénées, l'auteur a su se frayer un chemin personnel. Il est vain de se demander si le sens minoratif dérive de la nuance affective plutôt que l'inverse ; ce sont là deux développements parallèles de la valeur originelle (appartenance, similitude) du suffixe *-lo*. Impossibilité d'apprécier, dans la plupart des cas, soit la part qui revient au sens minoratif ou à la nuance affective, soit le degré d'usure qui ramène le diminutif au sens du simple. Difficulté d'utiliser pour l'histoire de la langue les relevés statistiques relatifs à l'usage des auteurs ; peut-être, pourtant, regrettera-t-on ici que M. Hakamies n'ait pas donné un aperçu plus clair de ce qui eût au moins servi à caractériser tel auteur, tel genre littéraire ou telle période de l'histoire littéraire. Mais l'objet central du livre n'est pas là ; il est, si nous ne nous trompons, de préciser un paradoxe que l'auteur, fort d'observations minutieuses et personnelles, a eu, selon nous, le très grand mérite de mettre en vive lumière : il n'est pas vrai que les langues romanes aient été envahies par les diminutifs et l'on se fait généralement illusion sur la valeur représentative d'exemples tels que *auricula*, *geniculum*. A considérer les mots où le simple et le diminutif ont existé l'un et l'autre en latin, on constate que le nombre des cas où seul le simple a survécu est douze fois plus élevé que celui des cas où le diminutif seul est attesté en roman (p. 43). L'abondance des diminutifs dans le latin de basse époque (l'auteur s'appuie ici sur les travaux de l'école suédoise) résulte d' « une certaine affectation de la langue populaire, où les diminutifs, à coup sûr, dans un bon nombre de cas, étaient des sortes de doublets des primitifs, mais... d'un carac-

tère moins stabilisé » (p. 48). On peut chicaner M. Hakamies sur tel ou tel détail ; le fait qu'il a reconnu est trop massif pour ne pas s'imposer désormais à l'attention ; l'explication qu'il en donne ouvre des aperçus importants sur ce qui fait la réalité et la stabilité d'une langue, par-dessous les fantaisies ou les dégradations qu'on a parfois été tenté de prendre pour sa vie même. Aux p. 58-130, l'auteur donne une liste des diminutifs latins qu'on trouve représentés dans les langues romanes ; les mots sont classés par catégories sémantiques et chaque cas est discuté ; il apparaît presque toujours que c'est la survie d'une véritable valeur diminutive (minorative ou affective) qui a assuré la survie des diminutifs.

Jacques PERRET.

— J'ai souvent rappelé l'intérêt que présentent les études de morphologie suffixale, trop rares et surtout trop peu systématisées. Aussi ai-je plaisir à signaler tout un groupe de monographies dues à M. Yakov MALKIEL, de l'Université de Californie : une vingtaine d'articles qui, centrés autour de faits hispaniques, intéressent cependant la dérivation latine, particulièrement les suivants :

The romance word family of latin ambago (*Word*, t. III, 1947, p. 59-72), avec des considérations sur la concurrence de *ambages*.

The latin background of the spanish suffix -uno (*Romance Philology*, t. IV, 1950, p. 17-45), avec l'hypothèse d'un « leader word » unique, *caprunus*, et l'appel au principe incontestable que la vie des formatifs ne se développe pas dans l'abstrait, mais que leur succès ou leur déclin est étroitement fonction des unités lexicologiques auxquelles ils se trouvent liés.

Development of the latin suffixes -antia *and* -entia *in the romance languages* (*Univ. of California Publications in linguistics*, t. I, 1945, p. 41-187), étude considérable qui contient de curieuses observations sur la répartition géographique des deux suffixes et, en ce qui concerne le latin, la tendance à affecter ces suffixes à des composés plutôt qu'à des simples (*arrogantia, reuerentia...*, mais non **rogantia*, **uerentia*...).

Enfin, un article de sujet moins particulier :

The hypothetical base in romance etymology (*Word*, t. VI, 1950, p. 42-69), où l'auteur, se référant aux travaux de A. Thomas, Schuchardt, Mario Roques, Tappolet, L. Wagner, Darmesteter, Meyer-Lübke, etc., se préoccupe d'éliminer le risque que constitue la méthode de reconstitution hypothétique. Il s'agit des langues romanes, pour lesquelles le latin sert de contrôle et de guide ; à plus forte raison la mise en garde est-elle valable pour le latin lui-même et mérite-t-elle d'être méditée par certaine école récente d'étymologistes aventureux.

J. MAROUZEAU.